

Texte paru dans une version plus courte dans *Terrains et Travaux*, n°10, 2006 : « Quelques réflexions sur le rapport de jeunes chercheuses féministes à leur terrain ».

*NB : merci de noter qu'un certain nombre de références ont aujourd'hui changé ou n'existent plus (signalés par des *).*

« Jeunes chercheuses féministes : ce que révèle l'objectivation du rapport au terrain »

Article produit par l'atelier "Genre à l'international"

Le présent article est issu de deux années de rencontres de l'atelier « Genre à l'international » qui s'est créé au sein de l'association EFIGIES¹ en 2003. Nous étions quelques doctorantes travaillant sur des terrains hors Europe et nous voulions réfléchir à l'utilisation de catégories d'analyse occidentales (« genre », « classes », « dichotomie privé-public », « mouvement social », etc.) dans l'appréhension de sociétés qui ne les avaient pas produites, puisque se situant hors Occident : le Maroc, le Yémen, Israël, l'Afghanistan et la Mongolie ou dans un extrême Occident² dominé : le Nicaragua. Chacune d'entre nous, à différent stade des travaux de terrain, nourrissait une inquiétude quant à l'analyse des données rassemblées sur les lieux d'enquête. La crainte de trahir non seulement « les terrains », mais les personnes, les familles qui nous avaient accueillies et continuent de le faire, n'était pas moindre.

Il s'agissait bien sûr de la question de la légitimité de notre présence sur le terrain, nous, jeunes chercheuses européennes ou bi-nationales mais formées en Europe, puis ensuite légitimité de notre prise de parole « à propos des Autres ». Et si nous nous posions la question, c'est parce que l'enquête de terrain n'est pas dissociable d'un contexte géopolitique et que nous nous situons du côté des ex-colonisateurs. Dans ce contexte, les notions de « Droits humains », de « démocratie » et de « féminisme », la notion même de sciences sociales, sont à la fois idéalisées et considérées comme appartenant à l'impérialisme libéral.

Ces questions ne sont pas neuves, et ont déjà été posées. Nicole-Claude Mathieu, en 1985, répondait déjà, non pas à ses doutes, mais aux attaques de ses collègues : « [...] des ethnologues et aussi certaines femmes du tiers-monde [disent] que les analyses féministes occidentales en anthropologie ne sont qu'une projection de 'nos' contestations, un nouvel avatar de l'impérialisme. »³ Elle y répondra qu'il est en retour ethnocentriste de penser que l'Europe est « à part », et qu'en plus, « [...] semble-t-il, personne ne s'est jamais vu interdire d'aller étudier la 'royauté' chez X, Y, Z sous prétexte que là-bas, le roi n'y peut toucher le sol [...]; ni de réfléchir sur les 'rapports de production' dans une société quelconque sous prétexte que la notion de travail n'y est pas la même, [...]. »⁴

En tant que porteuses de perspectives d'analyses féministes, nous partagions l'idée de la domination masculine universelle, ce qui nous a rassemblé, mais nous voulions discuter le déploiement de ses divers mécanismes culturels.

¹ EFIGIES : Association des étudiant-es et doctorant-es en Etudes Féministes, Genre et Sexualités, ayant pour double objectif de promouvoir l'institutionnalisation des études sur le genre en France et de tisser un réseau de solidarité entre doctorantes. Voir : <http://efigies.free.fr/efigies.htm> [* <http://efigies.org/>]

² L'expression est empruntée à Alain ROUQUIE, in *Amérique Latine, Introduction à l'Extrême-Occident*, Seuil, 1986.

³ « Quand céder n'est pas consentir. » in *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1985, p.6.

⁴ Opus cité, p.173.

N'ayant pas instauré de protocole strict pour le déroulement de ces réunions informelles, il a fallu nous rendre à l'évidence : au bout de six mois, nous avons moins débattu de l'emploi des catégories d'analyses mentionnées plus haut, que nous n'avons raconté et écouté, et toujours avec un vif intérêt, nos « expériences » de terrain.

Il s'agissait de nos émotions diverses, de question d'argent, de sexualité, de difficultés dans les recueils de données, et nous n'avions jamais eu l'occasion de les relater, car nous estimions, à tort, que c'était en dehors de l'objet direct de notre étude. Le rôle « thérapeutique » est ici évident. Mais nous ne pouvions nous en satisfaire, et avons alors décidé de le dépasser par l'objectivation du rapport au terrain. Cherchant à nous documenter sur la façon dont nos prédécesseur-e-s avaient traité le sujet, nous avons constaté que notre réticence à évoquer nos expériences de terrain est imputable à deux caractéristiques des sciences sociales 'françaises'.

Tout d'abord, bien que P. Bourdieu ait affirmé « Le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les limites de son cerveau, mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent »⁵, force est de constater qu'un très petit nombre de travaux sur la question existent en France, et que la grande majorité des apprentis sociologues ont même le sentiment d'un « silence habituel qui règne sur les conditions pratiques de la recherche »⁶, ce que note J.-P. Olivier de Sardan⁷.

Il rappelle alors quelques grands textes classiques, mais les textes qu'il cite⁸ ne sont pas une objectivation du rapport au terrain, ce sont plutôt des « journaux de bord », relatant des événements quotidiens, des émotions, des difficultés. Notons aussi qu'il s'agit ici de textes produits par des ethno-anthropologues, et qu'en l'état de catégorisation actuel des disciplines en France, tout au moins pendant les premières années de l'enseignement, il n'est pas étonnant que les jeunes sociologues qui partent pour la première fois sur le terrain n'en aient pas connaissance. Notons enfin que l'ethnologie puis l'anthropologie réfléchissent de façon beaucoup plus 'officielle' que la sociologie à ces questionnements, ce qui a même produit des courants spécifiques, celui de l'ethnométhodologie, puis l'anthropologie réflexive, toujours peu et/ou mal connus des jeunes chercheur-e-s issus d'autres disciplines.

En comparaison avec les publications anglophones, les écrits francophones sur l'expérience du terrain sont plutôt rares. Ce vide peut s'expliquer par la conviction encore prégnante en France que raconter l'expérience du terrain est non seulement une forme de complaisance, mais est surtout contraire au travail objectif et scientifique⁹.

⁵ P. BOURDIEU, « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *ARSS*, 1978, n°23, p.68.

⁶ J.-P. OLIVIER de SARDAN, « Le je méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain », *Revue Française de Sociologie*, 41-3, 2000, pp.417-445, p.419.

⁷ Nous pouvons signaler :

- F. WEBER, « L'enquête, la recherche et l'intime ou : pourquoi censurer son journal de terrain », *Espace Temps*, 1991, N°47-48, pp.71-81.

- H. CHAMBOREDON, F. PAVIS, M. SURDEZ et L.WILLEMEZ, « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par les sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèse*, vol.16, 1994, pp. 114-132.

- D. CEFÁĬ et V. AMIRAUX (dir.), *Les Risques du métier. Engagements problématiques*, numéro spécial de la revue *Cultures et conflits*, 2002.

⁸ J. FAVRET-SAAD, P. LEVI-STRAUSS, MALINOWSKI, BALANDIER.

⁹ Voir en particulier J.-P. OLIVIER de SARDAN, opus cité.

Pourtant dans la littérature anglo-saxonne, la question est acquise qu'être scientifique implique le passage par l'auto-analyse et la révélation des méthodes de recherches¹⁰. L'introspection, loin d'être contraire à ce processus scientifique est justement le point de départ de ce processus : l'objectivation de l'expérience est le résultat d'une réflexion sur soi-même, sur notre statut culturel, social, politique, psychologique, qui facilite ou non le terrain, mais qui détermine aussi bien la collecte d'informations que leur analyse.

Et en particulier, l'une des contributions des féministes est justement d'avoir montré que, d'une part le genre structure notre accès au terrain et donc à l'information, mais d'autre part aussi notre théorisation. Être féministe ne garantit pas l'objectivité : il est important de reconnaître que le féminisme peut faire partie des préjugés que l'on a amenés avec soi sur le terrain, et, comme tout pré-cadre théorique, il est alors nécessaire de le confronter avec le social.

Mais la deuxième caractéristique de la production des sciences sociales francophones, c'est encore une absence, celle de travaux réfléchissant sur l'impact du genre dans le rapport au terrain. Nous avons vu qu'il y a très peu d'ouvrages sur l'expérience du terrain en langue française. Parmi ceux-ci, mis à part le traditionnel chapitre dans les thèses, les ouvrages écrits¹¹ par des femmes sont limités et datés: Camille Lacoste-Dujardin¹², Jeanne Favret-Saada¹³, Germaine Tillon¹⁴. Ces publications ne sont pas féministes et datent aussi de périodes coloniales ou immédiatement post-coloniales. La spécificité de notre contribution est donc le fait que nos expériences respectives du terrain sont récentes. Si elles n'ont pas la richesse d'une connaissance de vingt-cinq ans de terrain, nos relations aux enquêtés, eux-mêmes éduqués et informés par les médias auxquels ils ont tous accès, ne sont pas comparables à celles de nos prédécesseurs qui ont souvent commencé leur recherche entre les années 1960 et 1980.

En langue française, nous ne connaissons pas d'auteurs qui aient réfléchi au fait d'être un homme et à l'impact du genre dans son rapport au terrain¹⁵, et nous ne pouvons mentionner à ce jour que deux publications plus récentes produites par des femmes, qui ne sont d'ailleurs jamais citées par leurs collègues masculins traitant du rapport général au terrain¹⁶. En 1991, N. Echard, C. Quiminal et M. Selim¹⁷ écrivent pourtant: « [...] on ne saurait séparer connaissance et mode de production sociale de la connaissance. Appliqué au domaine, cet énoncé [le titre : « Anthropologie des sexes, sexe des anthropologues »] voulait signifier une liaison immédiate et organique entre rapports sociaux de sexe et position sexuée du chercheur dans une catégorisation généralement binaire en dépit de ses nuances : homme ou femme »¹⁸. L'ouvrage

¹⁰ C. WARREN, "Gender Issues in Field Research", *Qualitative Research Methods*, vol.9, 1988. Ou comme le note tout de même OLIVIER de SARDAN « [...] un minimum d'explication semble nécessaire, tant pour éclairer sur la trajectoire personnelle du chercheur sur le terrain que pour mettre au jour d'éventuels effets de domination ou décrire certaines interactions de recherche particulièrement significatives. » (p.439)

¹¹ La Journée d'études *Le genre et l'âge dans la relation d'enquête*, organisée par la Société d'ethnologie française (SEF), les 22-23 Novembre 2001 n'a abouti à aucune publication.

http://www.culture.gouv.fr:80/culture/sef/s_e_f/genreage_sef.htm

¹² F. MASPERO, *Dialogue de femmes en ethnologie*, Paris, 1977 (La Découverte, 2002).

¹³ Opus cité.

¹⁴ Il était une fois l'ethnographie, Seuil, 2004.

¹⁵ Nous pouvons citer M. GODELIER, dans « De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux », (sous la direction de C. GHASARIAN, Armand colin, Paris, 2004), qui explique qu'il a été autorisé à assister à un rituel féminin, ce qui lui a valu d'abord rejeté par les hommes puis ensuite ré-intégré à la suite d'un rituel de « dé-pollution ». Mais il n'y a pas plus d'analyse : puisque ce passage de l'un à l'autre est impossible pour les Baruyas eux-mêmes, qu'est-ce qui a permis ce passage pour lui ?

¹⁶ D. BIZEUL, *opus cité*, comme C. GHASARIAN, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2004, mentionnent la question du genre, mais le premier ne donne aucun exemple d'auteurs ayant strictement réfléchi au sujet et le second cite huit références bibliographiques, pas une seule francophone.

¹⁷ Dossier coordonné par N. ECHARD, C. QUIMINAL et M. SELIM, « Anthropologie des sexes, sexe des anthropologues », *Journal des anthropologues*, n°45, 1991.

¹⁸ *Opus cité*, p.10.

collectif publie les résultats de plusieurs recherches. « L'étude de ceux-ci a pour intérêt central de montrer comment, dans leur ensemble, les peuples ont lié la question de l'imaginaire du sexe et de l'infériorité des femmes à l'édification politique de leur société. »¹⁹

Plus précisément, elles consacrent une dizaine de pages à propos de « l'incidence du sexe dans la pratique anthropologique », sous la forme d'un dialogue, forme que nous allons leur emprunter. Elles défendent alors à la fois le concept de « classe de sexe » et la spécificité d'une « anthropologie des sexes », et c'est ainsi qu'elles donnent la parole à Françoise Héritier-Augé qui pourtant ne les accompagne pas dans cette dynamique. Au sein de notre atelier, le même débat a lieu, et il va donc transparaître tout au long de cet article.

Dans leurs récits, nous avons retrouvé plusieurs points communs que nous allons développer. Il y a d'abord la question de l'accès au terrain. Tout comme nos aînées, nous pensions que la « sororité » prévaudrait dans nos relations avec les femmes rencontrées, et que notre statut de femme serait le principal statut référent face aux hommes. Nous pensions aussi que notre statut de dominée nous permettrait une relation privilégiée avec les femmes considérées elles aussi comme dominées. Et tout comme ces trois chercheuses, nous nous sommes rendu compte, par l'objectivation de nos expériences de terrain, que deux autres catégories d'analyse sont absolument indispensables : celle de la classe sociale, et celle de « l'identité nationale ». Nous avons donc décidé d'axer notre propos sur le croisement de ces trois catégories.

Un autre point commun est celui de notre « sexualisation » en tant que femme. En effet, la question de notre 'sexualité', ou plus largement de notre statut matrimonial, est constamment mise en avant dans le rapport à nos hôtes, au point qu'il nous arrive de mentir pour éviter les situations délicates. Cette question pourrait passer pour être sans importance, au encore relevant du 'privé', et d'ailleurs, les chercheurs hommes ne la mentionnent quasi jamais. Mais nous avons éprouvé le besoin d'en parler, et de l'analyser.

Nous tenons enfin à citer le travail de M. Ollivier et M. Tremblay, intitulé : *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*²⁰, et notre troisième partie discutera, d'une certaine façon, ce fameux « engagement personnel de la chercheuse envers son objet de recherche, engagement théorique envers une perspective féministe, engagement pratique pour une transformation des rapports sociaux. »²¹

L'objectivation de notre rapport au terrain nous a révélé, à chacune un peu différemment, que notre statut de « femme européenne » est prévalent sur celui de « femme ». Ce qui nous donne à penser que l'analyse des rapports sociaux de sexe sur un terrain précis, une société (y compris la nôtre) ne peut pas se passer d'une analyse plus globale, comprenant les rapports de dominations culturelles, socioéconomiques et géopolitiques.

I. Genre et identités multiples : contraintes ou ressources

Le rapport de la chercheuse féministe à son terrain soulève la question de son entrée et de son intégration dans une nouvelle société étrangère. L'appréhension du terrain est articulée à la perception que les enquêtées vont avoir de l'enquêtrice. Plusieurs paramètres vont alors entrer en jeu : le genre, bien sûr, mais aussi toutes les autres variables identitaires qui vont influencer, si ce n'est conditionner, les premiers

¹⁹ *Opus cité*, p.11.

²⁰ Paris, L'Harmattan, 2000.

²¹ *Opus cité*, p.11.

contacts et l'amorce de la recherche. Il semble d'ailleurs que la dimension genrée ne soit pas un critère invariant d'identification sociale. A la comparaison des expériences de chacune, il est apparu que l'âge, la situation matrimoniale et l'origine ethnique ou confessionnelle puissent être prédominants. Ce constat permet ainsi de mesurer la variabilité des rapports sociaux et des critères de perception de la différence.

Arrivée de la chercheuse sur le terrain : intermédiaires et réseaux

L'accès au terrain dépend largement, du moins au début, de la façon dont le premier contact s'est opéré. Arriver subitement en étant étrangère et sans avoir été introduite implique une autre approche qu'un accès balisé par l'aide d'un intermédiaire. Par ailleurs, l'intégration dans une famille d'accueil est conditionnée par le choix des réseaux genrés de sociabilité. Dans des terrains à forte polarisation entre les sexes, il est préférable de s'assurer la confiance des femmes en restant auprès d'elles. Ce qui implique de s'assigner volontairement à une sphère sociale et à ses codes de conduite.

ÉLISABETH :

« Mon introduction dans la population bédouine du Néguev en Israël s'est faite avec l'aide d'un ami chercheur français qui connaissait bien la famille dans laquelle j'allais vivre pendant plus d'un an, et qui leur avait demandé au préalable s'ils pouvaient m'accueillir. Le fait d'être introduite par un homme, qui engage sa responsabilité sur ma bonne conduite, n'en a que plus rassuré la famille qui m'a chaleureusement accueillie et assurée de sa protection.

En devenant par la suite volontaire dans l'association de femmes du village, j'ai été très vite assignée à la sphère féminine. J'ai volontairement accepté cette polarisation alors que mon statut d'étrangère, justement, m'aurait permis de passer du temps avec les hommes. Mais pour mieux accéder au "monde" des femmes, je me suis immédiatement positionnée de leur côté, en participant aux tâches ménagères, en adoptant la discrétion requise dans les lieux publics et en ne m'attardant jamais trop longtemps dans le shigg (espace réservé aux hommes et aux invités) lorsque j'y étais conviée. Cette attitude m'a ainsi permise d'acquérir la confiance des femmes, en leur montrant que ma nationalité ne m'empêchait pas de respecter leur mode de vie et que je ne représenterais par là aucun risque de perturbation des habitudes locales.

Ce comportement m'a certes assuré la coopération et l'accueil maternant des femmes, mais il m'a quelque peu exclue du monde des hommes et notamment des affaires politiques. Les élections locales qui furent organisées pendant mon séjour m'ont contrainte à recourir à l'aide masculine extérieure pour avoir accès à des informations qui visiblement ne circulaient pas ou n'intéressaient pas les femmes. J'ai donc travaillé en binôme, avec ce même ami français qui m'avait présenté à la famille bédouine, pour acquérir une connaissance aussi exhaustive que possible des pratiques politiques qui se jouaient dans le village. Ceci m'a permis d'analyser la division entre les sexes et la gestion différenciée, complémentaire et/ou discriminante, des questions politiques. Sans cette aide masculine, je n'aurais pu en tant que femme, qui plus est étrangère et donc prétendument ignare du jeu politique local, accéder à des informations stratégiques et dresser un large tableau de la participation politique masculine et féminine. »

ANNA :

« Comme pour toutes, j'ai eu plus accès aux réseaux féminins qu'aux réseaux masculins, ce qui va dans le sens d'une constatation que peut faire tout individu non-chercheur, constatation que la société d'accueil fonctionne avec deux réseaux distincts : un réseau masculin et un réseau féminin, deux réseaux qui se dissocient à l'intérieur d'eux-mêmes mais qui s'entrecroisent aussi, et qui peuvent se ménager des espaces de mixité. Il est alors intéressant de comprendre en quoi cette structure genrée des réseaux empêche l'accès des femmes au politique.

La question proprement méthodologique est alors de savoir comment légitimement évoquer les réseaux masculins auxquels je n'ai pas pourtant pas eu accès ? Elisabeth y répond en travaillant en binôme avec un chercheur. N'ayant pas eu cette possibilité, j'avance pour ma part que travailler avec les femmes et sur les

femmes, c'est d'une part forcément récolter, en creux, des informations sur les réseaux masculins : soit que les hommes soient absents (et alors ils sont ailleurs), soient qu'elles racontent, et on peut travailler sur le discursif ; mais c'est aussi réaliser, que les réseaux, même s'ils sont genrés, sont en fait en constante interaction : en Mongolie, les espaces privés-publics sont divisés idéalement (la yourte par exemple)²². Mais dans la pratique : les femmes et les hommes y sont présents, respectivement dans les espaces des uns et des autres. La dichotomie n'est donc pas abrupte, elle est complexe, symbolique et concrète et il importe d'y réfléchir.

Mais en attaquant la sphère politique par le réseau des femmes, j'ai vécu de l'intérieur la difficulté des femmes mongoles à investir le milieu fermé de la politique, milieu tenu par les hommes. Car j'ai moi-même été exclue de certaines réunions informellement non-mixtes. J'aurais pu arriver en Mongolie et faire jouer mon identité d'européenne 'intellectuelle', les intellectuels étant très respectés en Mongolie. J'aurais pu prendre contact avec les élites, masculines, et je fais l'hypothèse que mon identification aurait été autre, que j'aurais eu accès à d'autres lieux de décisions, lieux fermés, privés masculins. Je remets ici d'ailleurs en question la dichotomie privé-domestique et public-politique, le public restant réservé aux hommes.

J'é mets l'hypothèse que bon nombre des décisions politiques des plus importantes sont prises lors de réunions informelles, dans leur immense majorité masculines, qui s'apparentent à des réunions d'ordre privé. Il y aurait donc un espace privé masculin, qui ne correspond pas au privé-domestique, et qui s'octroie le pouvoir de décision pour la Nation. Les femmes n'y ont pas accès, et je l'ai expérimenté moi-même en passant par leur réseau. Pour avoir accès aux réunions informelles et arrosées de vodka, il aurait fallu que je déploie des trésors d'énergie, tout comme les femmes qui veulent entrer en politique, et qui y arrive pour certaines. Je ne l'ai pas fait, et je me suis donc retrouvée dans la même situation d'exclusion que la majorité d'entre elles. »

MYRIEM :

« Pour ma part, Marocaine, mais étrangère à la région berbère du Siroua, dans le sud du Maroc, j'ai été introduite par un informant local dans sa famille maternelle. Ce premier contact par un membre de leur famille, plus éduqué et d'un statut social supérieur, m'a placée dans une position privilégiée au début, et lorsque les attentes de l'informateur à mon endroit sont devenues claires et impossible à satisfaire, j'ai craint que ma relation à la famille ne se détériore. En fait, c'était sous-estimer la capacité de la famille à se faire une opinion personnelle ainsi qu'à établir des liens stratégiques avec l'ethnologue. Cet incident m'a permis de mesurer la flexibilité des relations familiales, et d'explorer des questions de loyauté et de stratégie. La présence de l'ethnologue n'est pas sans effets. Ayant dès le premier contact avec la famille où j'allais vivre, choisi le camp des femmes²³, j'ai pu constater que leur attitude bienveillante et polie mais distante au début se transformait en une relation plus intime et complice. Une attitude plus ambiguë de ma part, dans une société patriarcale où la ségrégation sexuelle est une norme morale, émotionnelle et voulue par les deux sexes, aurait certainement compromis ma relation aux femmes (mais aussi aux hommes, qui sont dérangés par la mixité). »

Perception de soi par les enquêtées : variabilité du statut de la chercheuse

En tant qu'étrangère au terrain, la chercheuse est certes perçue par son appartenance de genre, mais aussi par un ensemble d'autres variables – sociale, générationnelle, ethnique et confessionnelle – qui vont orienter le jugement des enquêtés. Comme le souligne Carol Warren (1988): « The fieldworker's reception by the host society is a reflection of cultural contextualization of the fieldworker's characteristics, which include marital status, age, physical appearance, presence and number of children, and ethnic, racial, class or

²² I. BIANQUIS-GASSER, « La gauche et la droite. Principe de répartition des hommes et des femmes en République de Mongolie », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 23, 1996.

²³ Ceci s'est traduit par mon prompt choix de dormir dans la chambre des femmes non mariées et des enfants dans les premiers moments de la rencontre, et plus tard par celui de passer mon temps à la cuisine plutôt que dans les salles plus publiques.

national differences as well as gender »²⁴. Ce rapport n'induit néanmoins pas la fixité du statut de la chercheuse. Au contraire, sa place et son rôle sur le terrain sont justement voués à évoluer et à être reconsidérés en contexte. Mobilité qui nous enseigne ainsi la variabilité des rapports de genre mais aussi, et surtout, la prédominance parfois de critères sociaux autres que genrés.

ANNA :

« Durant les premiers temps de mon terrain, j'étais reçue dans les yourtes à la place d'honneur, c'est-à-dire à gauche au fond de la yourte, donc du côté des hommes, mais là où sont reçues aussi toutes les femmes invitées ne faisant pas partie de la famille proche. Mon genre laissait donc la place à mon identité d'invitée.

Il s'en est suivi une longue période où je restais dans cette partie de la yourte, personne ne me proposant de participer aux préparations des repas, ce qui aurait nécessité que je passe 'de l'autre côté', celui des femmes. J'en déduis que mon identité était celle de la 'Française' plus que celle de la 'femme'. Ici, je remarque donc que l'identité 'd'européenne' supplantait celle de 'femme', et qu'elle la supplantait même de façon plus tenace que pour les Mongoles invitées. En effet, j'ai pu remarquer (après coup) que les invitées mongoles, qui restaient dormir dans la yourte, ne restaient du côté des invités que le temps des premières heures de l'accueil. Le moment de la préparation du second repas venu, elles passaient automatiquement du côté des femmes, en aidant la maîtresse de la yourte. Ces femmes 'aidantes' étaient aussitôt qualifiées de femmes 'bonnes', c'est-à-dire se pliant bien aux caractéristiques attendues d'une femme, et se faisant, étaient donc acceptées dans la famille d'accueil, et plus largement dans la société.

J'assistais un jour à un repas où une vingtaine de personnes étaient présentes, il s'agissait d'une réunion politique pour la construction d'un pont. Trois jeunes filles avaient profité des voitures pour se rendre chez elles, le repas avait lieu dans une yourte pendant le voyage. Elles n'étaient donc pas chez elles. Et l'une d'entre elles avait décidé de s'asseoir du côté des hommes. Le député régional lui en a fait la remarque : « tu ne montres pas le bon exemple d'une femme mongole à la Française ». Le respect des règles assignées au genre féminin est donc 'obligatoire'. Mais on attend d'une femme qu'elle s'y soumette d'elle-même. Si elle le fait d'elle-même, elle est valorisée, et elle participe d'elle-même de la relation de domination. Si elle ne le fait pas, elle est qualifiée comme non-femme mongole.

Comprenant que personne ne m'y obligerait, mais poussée par un désir d'intégration sociale, j'ai fini par proposer mon aide à la préparation des repas. Je suis alors passée de l'autre côté, celui des femmes. C'était à la fin de mon séjour (la dernière semaine, et le processus s'est répété dans deux familles différentes).

Et durant cette dernière semaine, deux évènements concomitants ont eu lieu :

- Dans l'une des familles, le père (35 ans) s'est comporté de façon beaucoup plus désagréable : il m'a fait remarquer qu'il ne fallait pas froncer le nez (c'était la première fois qu'il s'adressait à moi sur un ton autoritaire), il a refusé que je l'accompagne dans deux réunions, alors que je l'avais toujours accompagné, et qu'il était plutôt fier de me présenter aux personnes à qui il rendait visite ;
- La chose la plus surprenante, c'est que les deux pères de famille (celui cité précédemment et le deuxième, du même âge), m'ont ouvertement proposé de coucher avec moi, à deux nuits de mon départ, qu'ils savaient définitif. Le premier est venu entièrement nu dans mon lit en pleine nuit, alors que sa femme, ses 3 enfants et sa nièce de 15 ans dormaient dans la yourte (autour de moi). Le second, une fois sa femme

²⁴ *Opus cité*, p.13.

partie, était à moitié ivre de la nuit précédente, allongé dans son lit, et m'a appelée à plusieurs reprises pour que je vienne le rejoindre.

J'étais donc devenue, de mon propre actif, non plus 'la Française', mais 'la femme française', qui connaît les manières mongoles, ou qui doit les connaître. Devenir 'femme' (et non plus 'juste Française') m'a automatiquement positionnée dans une dynamique double de relation avec les hommes : j'étais à la fois dans une nouvelle exigence de leur part, et à la fois dans une relation de séduction possible avec eux.

J'ai alors compris que pour toutes les femmes, cette double dynamique d'exigence (identitaire genrée et identitaire culturelle) et de séduction est indispensable pour se sociabiliser (fonder une famille). Et pour entrer dans cette relation de séduction, il faut montrer que l'on est une 'femme' et donc répondre aux exigences sociales du genre. Donc, si, en tant qu'individu, je veux me socialiser (m'intégrer dans un groupe, le mien ou un autre), je dois participer de mon assignation au genre féminin. Or, l'assignation de genre, c'est une spatialisation sociale (privée-domestique et non politique), c'est une division du travail (gratuit plutôt que rémunéré), etc.

Je retiens donc de cette expérience que si en tant qu'individu je veux être intégrée dans un groupe donné, il faut que je participe de mon assignation de genre, ce que j'ai fait pour mon groupe de naissance, mais que j'ai pu objectiver pour mon groupe d'accueil, mon terrain. Le groupe social va alors me renvoyer une image positive de moi-même, ce qui va me faire plaisir. Mais dans le même temps, je vais apprendre que mon rôle de genre est de « rester en arrière des hommes », principe que les femmes nomades connaissent bien pour me l'avoir dit et redit lors d'entretiens, sans leurs hommes. »

MONA :

« Le fait que je sois binationale, Européenne du côté de ma mère et Arabe du côté de mon père a facilité mon adaptation au terrain puisque j'avais intériorisé le mode de vie yéménite. J'ai vécu de longues périodes dans chacun de mes deux pays, ce qui a parfois eu quelques inconvénients : au Yémen j'ai toujours été considérée comme la Hongroise et en Hongrie comme la Yéménite. C'est pourquoi, sur mon terrain Yéménite, devant l'attitude suspicieuse des femmes quant à mon appartenance au monde occidental, il m'a fallu prouver que j'avais des valeurs et des principes locaux. Ainsi, je devais me comporter très strictement dans les lieux publics. »

MYRIEM :

« Binationale, et non mariée au début de mon terrain, je me suis trouvée dans la situation où mon statut social était perçu par les hommes rencontrés comme un moyen potentiel d'accès à une promotion sociale par le mariage – qui impliquait le départ pour l'Europe. Dans la société berbère et montagnarde du Siroua, l'ethnologue femme est plus exposée aux attentes des personnes avec lesquelles elle entre en contact que ne le serait l'ethnologue homme : ceci est dû d'une part au fait qu'une femme est moins intimidante qu'un homme, mais aussi au fait que c'est aux hommes que revient la démarche de demande en mariage.

Enfin, selon l'islam, un homme occidental non musulman ne peut épouser une musulmane. De plus, le statut de native rend plus approchable l'ethnologue que la complète étrangère, dont on excuse les ignorances culturelles et admire les prouesses linguistiques. Dans le jeu des relations postcoloniales, un(e) étranger(e) au pays est plus enclin(e) à recevoir une meilleure collaboration des informateurs, qui peuvent être motivés par l'idée de leur propre représentation par rapport à l'européen(ne).

Plus tard, mon récent statut de femme mariée m'a permis d'approfondir ma connaissance de la sexualité des femmes, savoir qui est censé n'être partagé que par les femmes actives sexuellement et que beaucoup de femmes refusent d'aborder avec l'étrangère, soucieuses qu'elles sont de leur réputation. Alors que j'avais étudié les rites du tissage attentivement sans que ce rite n'émerge, un incident autour de l'opération d'ourdissage de la chaîne, m'a permis de découvrir que les croyances sur les risques de « fermeture »²⁵ de la femme sont encore vivaces. J'ai en effet traversé la chaîne pour saluer une femme. On m'a aussitôt intimé l'ordre de repasser en sens inverse pour « défaire » le premier mouvement.

L'explication inoffensive donnée à ce rite (en général aux enfants et en présence d'un homme) est que la personne qui a pratiqué ce geste sera battue par les membres de sa famille (suscitera leur colère) pendant toute la durée du tissage. Ce n'est que parce que j'étais mariée que j'ai eu accès à l'explication sexuelle. »

CAROL :

« L'autre nous perçoit d'abord dans notre identité sexuelle : c'est à la femme ou à l'homme que l'on s'adresse en premier lieu, non pas au chercheur ou au travailleur humanitaire. Le fait d'être une femme mariée, plus très jeune, mère de famille (et de fils) a certainement facilité les contacts avec des femmes mariées. Dans le monde afghan rural qui compose la population des camps, de pareils entretiens sont impensables en présence de jeunes filles célibataires, pour qui le maintien d'une ignorance (parfois seulement apparente) est le garant de leur honneur. Entre mères, au contraire, il est possible de s'entretenir plus facilement d'aspects très intimes de leur vie sur la base d'une unité d'expériences physiques qui suffisent à établir un lien. Ce vécu partagé de la maternité permet à une relation spontanée de s'établir, de comparer des expériences, voire de se lamenter en chœur ! De ce fait, on rentre alors au cœur des préoccupations familiales.

Ainsi, en montrant des photos de mes enfants, j'ai entendu plus d'une fois, au sujet de ma fille « Ta fille, elle a l'air d'une véritable bosniaque musulmane ». Pareil du côté afghan où chacune s'exclamait combien ma fille ressemble à « telle cousine de Herat », etc. Arrivée à ce niveau d'interaction, un certain type d'attente peut s'installer. Ainsi, j'ai reçu une première proposition de mariage pour elle, et j'ai dû longuement expliquer que même si moi, je n'y voyais aucun inconvénient, chez nous les mariages n'étaient pas arrangés et que ma fille, âgée de dix-huit ans, déciderait d'elle-même. Il n'est pas sûr que ma réponse n'ait pas été interprétée comme un refus de ma part, par le jeune homme visiblement chagriné par ma réaction. Une autre fois, un fier Pachtoune époux déjà de deux femmes qui se détestaient, m'a demandé la main de ma fille : la seule façon dont j'ai pu refuser son offre (qu'il estimait irrésistible) de façon compréhensible pour lui, c'était de lui répondre que je devais d'abord en référer à mon mari...

Dans les deux zones où j'ai travaillé, les femmes se sont efforcées de comprendre ma démarche. Néanmoins mon comportement était jugé selon des paramètres propres à chaque culture. Ainsi, du côté des femmes afghanes, ce qui les choquait c'est qu'en tant que mère de famille je puisse quitter de façon apparemment aussi désinvolte mon propre foyer pour venir chez elles: ma présence parmi elles ne révélait pas de l'engagement, mais d'irresponsabilité totale.

²⁵ Il est une chose de décrire un rite, il en est une autre de le pratiquer et d'y croire. On m'avait parlé du rite de la coupe du tapis, qui assure que les jeunes filles seront protégées de toute pénétration sexuelle. Une sorte d'excision symbolique, ce rite a pour but de « fermer » la femme jusqu'au jour de son mariage, jour où le rite est effectué en sens inverse. Ce rite de fermeture ou de nouage est lié à une hantise de la perte de la virginité (ou dans le cas de l'homme du risque d'impotence). Le danger est que si le rite de re-ouverture ne fonctionne pas, la défloration sera impossible sans intervention médicale.

Souvent on me demandait: "Mais ton mari, il est vraiment d'accord pour que tu viennes ici en plus toute seule?" J'avais l'impression qu'on le trouvait à la fois plus bizarre et plus méritant que moi puisqu'il paraît tolérer une liberté inimaginable dans cette région du monde. Ce n'était pas la même chose en Bosnie. En ex-Yougoslavie communiste, des femmes mariées poursuivant des carrières ne constituaient pas un phénomène exceptionnel, au contraire de l'Afghanistan et du Pakistan où la moindre action féminine est soumise au père puis au mari. Ainsi les Bosniaques m'ont-ils toujours donné des cadeaux pour mes enfants, et les Afghanes estimaient qu'une compensation à mon vaillant époux était de mise. Plus encore que de me signifier leur appréciation, c'était une façon de m'intégrer dans leur système de valeurs.

Il est certain que si j'avais été un jeune célibataire breton et roux, ayant suivi une formation en anthropologie classique, les rapports avec mes interlocuteurs et surtout interlocutrices auraient été radicalement différents.

»

DELPHINE :

« De la même façon que l'on établit des hypothèses de recherche, on présuppose la qualité des relations que l'on entretiendra sur place avec les enquêtées. En quoi mon (jeune) âge, mon célibat, ma nationalité française, pour ne mentionner que ces trois caractéristiques, vont-ils constituer des obstacles ou des ressources auprès des femmes nicaraguayennes ?

Rapidement, et au début de mes recherches, j'étais persuadée que le rapport de confiance amorcé lors des premiers temps de ma présence trouverait ses limites par le défaut d'une certaine communauté de sort : je ne suis pas mère, la majorité de mes interlocutrices le sont, je ne suis pas mariée contrairement à elles qui le sont ou l'ont été. Et, le seul fait d'être une française ayant pu faire le déplacement jusqu'au Nicaragua montre que je ne partage pas non plus leur statut socio-économique. Finalement, alors même que j'avais été accueillie chaleureusement au sein d'une antenne locale du Réseau des Femmes Contre la Violence (à la fois mouvement de revendications et centre d'aide aux femmes victimes de violences), par l'une de ses leaders, je ne m'y sentais pas à ma place. Une autre caractéristique me faisait penser que les échanges seraient parfois compromis : celle du vécu de la violence conjugale ou sexuelle (que je ne partage pas) comme l'origine de l'engagement militant pour plusieurs femmes du mouvement ou comme thème des groupes de paroles auxquels j'assistais. J'imaginai alors que l'intérêt que je portais à l'organisation de femmes ou la « sororité » bien théorique, ne suffirait pas à faire oublier ce qui me rendait « étrangère », dans tous les sens du terme.

Mes pressentiments ont été en partie initialement confirmés. Presque chacune des interlocutrices (militantes du mouvement ou victimes de violences) amorçait la conversation, comme fréquemment au Nicaragua, par un questionnement précis sur mon statut marital, et sur mon éventuelle maternité, l'âge et plusieurs interrogations sur ma famille venant ensuite.

Mais ce que j'avais hâtivement considéré comme obstacles s'est aussi ponctuellement transformé en ressources. Au lieu d'une complicité engagée sur des « points communs » comme Carol le raconte plus haut, c'est un dialogue tout autre qui s'est instauré, fondé sur la prise en considération de ce qui me séparait des femmes.

C'est ainsi avec une teneur pédagogique, que l'on répondait à mes questions ou qu'on les devançait, fussent-elles personnelles. Par exemple, les femmes plus âgées et militantes ont adopté une attitude

maternelle à mon égard²⁶, ce qui a permis l'insertion de l'explication des violences 'intrafamiliales' ou sexuelles dans un enseignement plus général de leur notion de famille, de leur notion de couple, ou de leur acception des relations hommes-femmes, depuis leur expérience nicaraguayenne. Je fais l'hypothèse que cette pédagogie aurait peut-être été supplantée par une économie des mots si mes interlocutrices avaient eu le sentiment d'un accord tacite, entre elles et moi, sur ces mêmes notions.

C'est par ailleurs, pour certaines de mes interlocutrices, avec empressement et sans amitié préalable, que des thèmes tels que la sexualité ont été abordés sans tabous, au motif que « comme j'étais européenne », je pouvais recueillir leur parole sans les penser incongrues. C'est ainsi avec maints détails intimes, qu'une interlocutrice ayant survécu à la violence conjugale, de vingt ans plus âgée que moi, m'a livrée sa lecture personnelle de l'émancipation des femmes, articulée au plaisir et à la liberté sexuelles.

Bien sûr, il ne s'agit pas d'avancer que la différence de statut ou la perception de cette différence est en toutes circonstances un atout majeur. De fait elle ne l'a pas toujours été. Il s'agit néanmoins de dire ici combien la perception d'un décalage devant les expériences de vie (maritales, parentales) entre enquêtées et chercheuse, peut paradoxalement impliquer l'explicitation d'une trajectoire, la délivrance de confidences, la parole. »

II. Quand le statut socioéconomique et les préjugés culturalistes priment sur l'appartenance de genre

Comme il a été souligné plus haut, l'image de la chercheuse est souvent assimilée à son statut d'occidentale, et donc à son altérité socioéconomique et culturelle, plus qu'à son appartenance de genre. Ce qui tend à prouver que non seulement le genre n'est pas un 'liant naturel', mais qu'en plus la dimension politique de nos origines nationales pose d'entrée le cadre de la recherche. A l'heure du tout mondialisé et transnationalisé, les frontières entre enquêtrices et enquêtées sont reconfigurées. Les attentes de la chercheuse rencontrent celles des enquêtées. Comme toute relation sociale, l'entretien devient alors aussi un rapport de pouvoir.

Genre et statut socioéconomique de la chercheuse

Outre l'appartenance de genre, le statut social et économique de la chercheuse, qu'il soit réel ou imaginé, joue un rôle considérable dans les rapports avec les enquêtés. Ceci tend ainsi à confirmer la hiérarchisation des rapports sociaux sur le terrain et le poids de critères matériels dans le déroulement de l'enquête. La chercheuse est elle-même assimilée à son statut de privilégiée, à son image d'étrangère occidentale et éduquée.

MYRIEM :

« Le comportement à mon égard des hommes que j'ai rencontré sur le terrain, spécialement lorsque je n'étais pas sous la protection d'une famille, dans les transport en commun par exemple, m'a donné une idée de la perception que les hommes marocains – ruraux, mais aussi certain citadins – ont de la société et de la femme occidentales. Cet imaginaire est influencé par la télévision et le cinéma qui représentent le monde occidental comme un univers de prospérité et de liberté sexuelle extrêmes, mais aussi par le tourisme, qui quand il n'est pas sexuel, est basé sur un contact superficiel et des inégalités de richesses.

²⁶ Que je retrouve encore dans l'apostrophe « Hija ! » (« Ma fille ! ») à la place de mon prénom.

Les femmes que j'ai rencontrées sur le terrain n'ont jamais fait aucune allusion à mon potentiel manque de moralité sexuelle – plus par tact que par manque d'information²⁷ – mais ont laissé entendre qu'une femme doit éviter de susciter le désir de l'homme par sa tenue vestimentaire et son apparence (le Khôl aux yeux implique le statut de femme mariée, qui se doit aussi de porter des manches longues par exemple). Leur discours montre bien qu'elles sont conscientes que le comportement de l'ethnologue et ses fréquentations sur le terrain sont adaptés au contexte et que sa vie dans les grandes villes marocaines ou en Europe est complètement différente.

Le terrain ethnographique implique cependant un assujettissement de l'ethnologue à certaines normes, particulièrement celles genrées, que sa société d'adoption lui assigne. Pour Michel Foucault, la subjectivation est le processus par lequel un individu se construit en adoptant une position en même temps que celle-ci lui est imposée. Pour s'insérer dans cette nouvelle société, même temporairement, l'ethnologue doit travailler sur elle-même pour être acceptée par ses informateurs et pour mieux les comprendre. Ce travail sur soi est aussi un processus d'acquisition des qualités et compétences (d'écoute et de patience par exemple) que l'ethnologue considère nécessaire à la bonne conduite du terrain et qui correspondent aussi à sa personnalité²⁸. Il s'agit d'une sorte de socialisation temporaire, qui lui permet de vivre de l'intérieur ce que les femmes et hommes de son terrain vivent au quotidien, avec toutefois la liberté de pouvoir s'en détacher.

Certains terrains sont peut-être plus lourds à vivre du fait de la nature plus totalisante de la société et des rapports que celle-ci entretient avec le politique. Alors que j'avais choisi d'être l'objet de ma propre subjectivation en ethnologue, je n'avais pas mesuré à quel point je pouvais aussi être « objectivée » voire instrumentalisée par rapport à mon statut social. Je ne me reconnaissais pas dans le rôle de femme riche et puissante qu'on m'attribuait. Par principe, mais aussi à cause de l'implicite contre-don attendu, je refusais un traitement particulier. Attachée à mon image d'étudiante dans la précarité, je niais toutes allusions à ma fortune. Ma personnalité aussi joue un rôle important dans cette attitude : une autre ethnologue aurait peut-être su tirer avantage de son pouvoir pour obtenir une collaboration plus intensive en temps et effort des locaux ou aurait pu mettre cela sur le compte de l'hospitalité. J'ai fini par réaliser que mes dénis étaient seulement interprétés comme de l'hypocrisie et j'ai cessé de me situer de manière si claire contre mon image de riche. Mon processus de subjectivation en ethnologue s'est aussi traduit matériellement en matière vestimentaire. Ainsi, initialement convaincue (par mes lectures) qu'il n'y avait pas lieu de se « déguiser » et que s'habiller comme une femme de la ville, c'est-à-dire de manière occidentalisée serait plus « authentique », j'ai découvert que mon pantalon et mes pulls, chauds et confortables pour l'hiver en montagne, étaient inadéquats pour mon sexe. En effet, porter un pantalon revient à se promener en petites culottes (le pantalon étant l'équivalent du jupon des grandes mères occidentales). Aussitôt que j'ai été adoptée par les femmes, elles m'ont conseillé de porter une jupe sur mon pantalon. La djellaba s'est avérée une bonne option, mais elle est aussi le signe d'un certain statut social et d'une appartenance au monde des villes pour les femmes de la montagne. C'est pourquoi concrètement, ce n'est qu'une fois que j'ai accepté mon statut de riche que j'ai pu considérer porter une djellaba, objet que les jeunes filles rêvent toutes de posséder après le caftan.

L'ethnologue est peu préparée à voir que son appartenance à un statut socio-économique élevé par exemple peut constituer une barrière difficile à franchir. Peut-être n'est-ce pas un hasard si les femmes arabes qui sont allées sur le terrain proche-oriental sont aussi celles qui insistent le plus sur l'impossibilité d'un échange totalement réciproque du fait du poids des différences de classe et d'éducation. D'après El-

²⁷ Ce type d'information circule souvent sous la forme de commérages que les hommes rapportent de la ville ou du suq.

²⁸ Margaret Mead par exemple utilisait des méthodes brutales et d'intimidation pour obtenir ses informations, forçant ses informateurs à rester dans sa tente jusqu'à ce qu'elle en ait fini de ses questions.

Solh, l'ethnologue bénéficie toujours plus de l'échange que l'informatrice et les deux en sont conscients. Elle cite Hatfield qui va encore plus loin : « L'exploitation semble inhérente à l'art [de l'anthropologie] » (Hatfield 1973 : 26)²⁹.

C'est une chose d'être préparée à l'idée qu'il y aura sur le terrain des personnes qui tenteront de nous dominer, il en est une autre de voir que l'on peut être traitée comme leur supérieure. Ce phénomène a certainement trait au contexte socio-économique, mais aussi à l'histoire récente des relations au politique. Après mon initial choque devant cette sorte de soumission, j'ai réalisé que ces personnes (femmes ou hommes) ne se considèrent pas pour autant inférieures. De fait, les femmes servent les hommes, et peuvent même revendiquer l'autorité de ceux-ci sur elles-mêmes, mais ne se sentent pas inférieures à eux. Il y a un hiatus entre la pratique corporelle et la pensée, le comportement et la subjectivité. »

MONA :

« Appartenant à une classe sociale moyenne supérieure au Yémen, j'ai pu accéder facilement aux femmes venant de la même classe socio-économique. Je me présentais comme « la fille de... » afin de gagner la confiance des gens. Ainsi on me parlait souvent amicalement mais ce ton amical a généré des doutes sur la sincérité des déclarations. Par contre, je devais toujours faire attention avec les femmes venant de la classe socio-économique moyenne basse : ma façon de m'habiller, le balto (une robe longue noire qui couvre le corps sauf la tête) que je mettais et le foulard ne devaient pas être trop chics, plutôt modeste pour être plus proche d'elles et pour qu'elles m'assimilent plus rapidement à elles. Ma façon de poser les questions était souvent plus simple. Le foulard islamique – souvent accompagné du voile sur le visage – bien que d'apparition récente à Aden (années 1990), peut apparaître aux femmes adénites comme émancipateur. Mettre un foulard est aussi un moyen de s'intégrer dans un espace. Munies du voile ou du foulard, les femmes yéménites peuvent aller dans la plupart des espaces publics (marchés, centres commerciaux, zones de loisirs) et dans les endroits qui leur sont réservés. Les hommes ont, en ce sens, moins de liberté puisqu'ils ne peuvent pas rentrer dans ces espaces « défendus ».

Quand les femmes qui ne me connaissaient pas (souvent issues d'une classe socio-économique inférieure) me posaient des questions sur l'intérêt de cette enquête, je devais dissimuler l'objectif universitaire en France. Je déclarais alors que je travaillais pour l'université d'Aden pour avoir à leurs yeux un profil local et ne pas attirer leur méfiance. Par ailleurs, je n'avais pas le droit d'aborder certains sujets, comme celui touchant à la sexualité car étant célibataire (c'est-à-dire, 'vierge') ils me sont interdits. Tout cela faisait partie de la stratégie d'approche. En outre, je les invitais souvent à manger et à boire pendant ou après l'entretien qui était une sorte de compensation pour le temps qu'elles m'avaient consacré. »

Media, présence internationale et image de la chercheuse européenne

Une des caractéristiques de certains terrains médiatisés est la prévalence de préjugés culturalistes et la dénaturation des rapports entre enquêtrices et enquêtées. Puisque la chercheuse passe après la horde des journalistes et des humanitaires, elle est engluée dans son statut d'étrangère et la connotation parfois néocoloniale que cela implique. Par ailleurs cela complique la collecte de données et nécessite de dépasser les stéréotypes des premières rencontres.

²⁹ Camilia FAWZI EL-SOLH, "Gender, class and origin: aspects of role during fieldwork in Arab society", in S. ALTORKI & C. EL-SOLH (eds) *Arab women in the field: studying your own society*, Syracuse University Press, 1988, pp. 91-114, p. 111.

ÉLISABETH :

« Dans cette configuration complexe de la relation enquêtrice/enquêtés (ées), la vision et l'idéalisation de l'autre conditionnent la rencontre et le rôle des média n'est pas négligeable dans la modélisation de la perception des cultures et dans les modes d'appréhension que chacun porte sur son interlocuteur. Qui plus est dans des sociétés non reculées et largement couvertes par les présences médiatique et internationale, les relations sociales sont influencées par les rapports de pouvoir entre étrangers et locaux. Le conflit israélo-palestinien, la présence médiatique et humanitaire considérable dans la région, participent à la fois d'un "dé-exotisme" des occidentaux et d'une caricature de leurs mœurs. En effet, travailler en Israël-Palestine ne constitue pas une nouveauté ni pour l'enquêtrice – qui bénéficie d'une pléthore d'informations sur la région – ni pour l'enquêtée qui est habituée à rencontrer des étrangers. La relation qui va alors s'installer devra au préalable se départir de tout a priori et de toute tendance culturaliste. »

C'est pourquoi, la coïncidence genrée n'est pas forcément un liant irréprochable. En tout cas, elle ne garantit pas la véracité des propos recueillis et encore moins le non travestissement de certains discours. En ce sens le succès des programmes internationaux *gender and development* a considérablement orienté les champs d'action des associations féminines locales et modélisé un féminisme prétendument universel et démocratique. Les droits des femmes sont alors devenus les garants des critères de « bonne gouvernance » et les cibles privilégiées des bailleurs de fonds internationaux. Dans cette configuration, il n'est pas étonnant aujourd'hui de trouver des associations et des activistes qui vous présentent dès les premiers entretiens les mêmes arguments que ceux de leurs financeurs, participant par là à une standardisation de la lutte féministe qui n'a plus de locale que la folklorisation des cultures et de la lutte nationale.

Les premiers entretiens sont donc souvent peu authentiques et il faut passer du temps auprès des enquêtées pour saisir les contradictions et donc la complexité de leurs opinions. »

DELPHINE :

« Être une européenne venue étudier les mouvements de femmes au Nicaragua n'est jamais perçu comme surprenant, ou susceptible d'éveiller une attention singulière. La présence de l'étrangère en territoire nicaraguayen, auprès des organisations de femmes, résonne depuis la fin des années soixante-dix par l'image de l'internationaliste « *chela* »³⁰ venue prêter mains fortes à la dynamique sandiniste des années quatre-vingt. Avec l'ouverture de l'espace public en 1990, conjuguée à celle d'une nouvelle donne néolibérale, la figure de l'internationaliste féministe a été rattrapée par celle de « l'experte en genre » ou de la « *consultora* » (consultante) œuvrant dans les organismes de coopération ou au sein même des mouvements de femmes. Dans ce contexte, je souscris à l'analyse que fait Elisabeth du discours et des pratiques transnationales mettant en exergue le « genre » comme critère du « développement » pour ne pas dire de civilisation, des sociétés que nous étudions. »

Au Nicaragua aussi, les mouvements de femmes devenus ONGs, qui dépendent dans leur écrasante majorité des financements et agences internationaux, donnent à voir le déploiement d'activités et de discours largement empreints d'une nouvelle donne gestionnaire et sémantique. Les conséquences négatives de cet environnement, outre l'institutionnalisation des mouvements en ONGs, se cristallisent bien souvent dans les conflits entre militantes pour l'obtention des financements, et incidemment dans ceux plus idéologiques sur l'ethos collectif des organisations.

³⁰ Le terme « *Chele* » (au féminin : *Chela*), désigne à la fois les personnes à la peau claire et les étrangers.

Se départir de la figure de l'experte est une opération délicate. La sociologue étant indépendante de toute organisation de coopération, on comprend mal son rapport différent au recueil et à la production de données. Parfois aussi, on comprend mal qu'elle puisse refuser une demande de « *consultoría* » (travail comme consultante), ce qui a été ponctuellement mon cas. Là où les consultantes sont rémunérées pour établir des « plans stratégiques », des « systématisations », des « évaluations d'impact », et des bilans comptables des mouvements-organisations, la sociologue prend pour objet même ces pratiques, et sollicite auprès de ses enquêtées de plus amples informations sur les relations entretenues avec les financeurs, ce qui est rarement aisé étant donnée l'opacité de ce dialogue. La sociologue opte aussi, pour une étude approfondie des trajectoires militantes, intimant aux enquêtées, lors des entretiens, un rapport au temps bien différent de celui qui souscrit aux normes de l'efficacité. Enfin, la sociologue produit des données bien éloignées des standards de l'évaluation de gestion ou d'impact.

Néanmoins la tentation de la participation à une restitution de connaissances 'utiles' aux enquêtées – c'est-à-dire selon leurs propres critères – est forte. Si elle peut conduire à la dépendance, elle peut également ouvrir des espaces de négociations auxquels la sociologue n'était pas conviée. Elle peut faciliter également la construction du contre don. Elle peut enfin accélérer l'inclusion dans les réseaux qui constituent par ailleurs l'objet d'étude, au risque de compromettre la mise à distance des enquêtés. »

MONA :

« Les femmes adénites, malgré le changement du système politique depuis 15 ans, ont encore tendance à travestir leur discours. La forte influence du socialisme a créé à Aden une méfiance envers l'autre issue de l'espionnage continu entre les membres du Parti Socialiste. Cela soulève aussi le problème de la confiance, de la confidentialité des informations et de l'éthique du chercheur. Et c'est pourquoi rares ont été les femmes qui me parlaient sincèrement de leurs expériences personnelles et de ce qu'elles ressentent vis-à-vis du gouvernement précédent ou de celui en place. C'était soit des femmes qui me connaissaient bien et avaient une grande confiance en moi et en mes études, soit des femmes qui avaient le courage de dire la vérité car elles n'avaient plus rien à perdre. Ces femmes à plus grande liberté d'expression, avaient travaillé pour le gouvernement précédent, mais ayant perdu leur travail, avaient aussi perdu le prestige associé à leur fonction politique. J'ai remarqué que vers la fin des entretiens les réponses des femmes contredisaient celles plus banales et générales du début. C'est pourquoi, il me fallait prévoir toujours une demie heure au moins pour que les femmes – même celles que je connaissais – se sentent complètement à l'aise avec moi. Dans ce but, j'ai essayé de faire oublier le magnétophone en le posant sur le canapé (et non entre mes mains, ce qui aurait pu m'assimiler à une journaliste) et en commençant les entretiens par des questions moins intimes, plus générales (exemple, celles concernant le mariage, les études, le travail) en arrivant à celles qui les concernaient directement (par exemple, celles concernant leur mari ou leur origine). »

CAROL :

« En Afghanistan, avant de me rencontrer, une partie de ces femmes avait déjà reçu la visite d'autres spécialistes, ceux qui se précipitent dans les terrains difficiles en avion militaire ou en convoi spécial, à savoir les journalistes et les agents humanitaires des grandes institutions planétaires (type UNHCR), dont le fonctionnement est différent des petites ONG. Une situation tout à fait dissymétrique est d'emblée installée, basée sur une attente d'assistance qui va colorer tout récit de la part des populations concernées. Avant même d'arriver sur le terrain, ces premiers interlocuteurs ont déjà recomposé l'histoire, voire l'image d'une population observée pour produire un discours formaté selon des paramètres extérieurs. Cette production/recomposition est destinée à un résultat immédiat, soit une assistance matérielle et/ou une série d'images télévisées axant sur le sensationnel pour justifier d'une politique d'ingérence humanitaire émanant

souvent d'une manœuvre militaire de la même origine³¹. L'UNHCR est véritablement l'agent des pays donateurs des Nations Unies et lui sert inmanquablement de support, voire de vitrine. Il faut également ajouter la pléthore d'intermédiaires en tout genre, parfois autoproclamés, plus ou moins officiels, parlant l'anglais, et qui s'expriment au nom des groupes qu'on cherche à rencontrer. De plus en plus ces personnes ne conçoivent de présence étrangère qu'en fonction de ces deux modes d'intervention, et cherchent souvent à en tirer un bénéfice personnel, sous forme de salaire, une fois que les grandes ONG sont installées sur place.

Ainsi se construit une relation dérivée du colonialisme qui met en présence des poseurs de questions plus ou moins agressifs face à ceux qui sont tenus de répondre sur un mode préférablement soumis et reconnaissant. Le style de vie de ces nouveaux administrateurs s'apparente tout à fait à celui des colonisateurs d'antan.

Dès son arrivée sur le terrain, à la suite de ces humanitaires et ces journalistes, le chercheur est alors affublé d'une image pénible dont il ou elle doit se débarrasser, tout en légitimant continuellement sa présence.

Aujourd'hui, étant conscient des médias, un informateur connaît souvent déjà la valeur des renseignements qu'il peut donner, situation que parfois il peut utiliser à son profit. S'il peut s'estimer un témoin utile, un représentant fiable d'une cause qu'il prétend défendre, il peut tout autant se sentir exploité par la personne en face de lui, qu'il/elle soit universitaire ou reporter. Et exiger une forme de contrepartie, même si souvent l'enquêteur ne s'en rend pas compte.

De plus, les informateurs ont une idée préconçue de la demande qui peut leur être faite, basée sur leur expérience des journalistes. Ainsi, quand on rencontre dans les camps de réfugiés une femme afghane qui a déjà eu affaire à des étrangers, la première chose qu'elle fait, c'est de montrer sa burqâ en vous proposant de l'essayer- non pas parce qu'elle estime que c'est une torture particulière, mais parce qu'elle sait que les occidentaux se polarisent là-dessus et donc s'imaginent que c'est la burqâ qui les intéresse en premier lieu. À travers les médias, en Occident, la burqâ en est venue à symboliser tous les malheurs des femmes afghanes. Et de leur côté, les femmes afghanes ont visiblement repris ce symbole comme pour conforter une certaine attente imaginaire qui crée un système d'équivalences entre le fait féminin et un signe vestimentaire.

Dans nos milieux on parle trop souvent de notre enquête, de notre regard, notre écoute etc., mais il faut tout le temps rappeler que ce qui contribue tout autant à notre travail, c'est la perception de l'autre, la façon dont nous sommes perçus et entendus souvent à notre insu, qui contribue largement à ce que nous allons recevoir. Une rencontre de ce type est aussi celle de deux postures qui vont aller en s'ajustant au fil de l'entretien. Et celui qui croit manipuler finit souvent par être manipulé, on devient parfois la chose de la personne que l'on croit interroger, même si l'on ne s'en rend compte que longtemps après.

C'est pourquoi le travail de P. Bourdieu constitue un véritable guide déontologique, en particulier ses textes dans *La Misère du Monde* où il rappelle l'exigence d'un questionnement de soi continu, d'une réflexivité constante, pour garder en mémoire la dissymétrie inhérente de tout échange - que l'enquêteur oublie plus facilement que l'enquêté, ainsi que le potentiel de violence symbolique exercé à tous les niveaux.³² »

³¹ Ainsi le trio attaque américaine (ou action CIA)/UNHCR/CNN en Afghanistan et en Irak).

³² Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Payot 1993, p. 903 et suivantes.

Les rapports de pouvoir entre enquêtées et enquêtrices : dons et contre dons

La recherche en terrain étranger pose la question de la légitimité de la présence de la chercheuse. En effet, de quel droit peut-on recueillir des données et des confidences ? Comment remercier, si ce n'est équilibrer, la relation entre enquêtrice et enquêtée ? Ces interrogations soulèvent une réflexion sur le rapport dons-contre dons et sur les rapports de pouvoir qui existent, de fait, dans le cadre d'une recherche.

CAROL :

« Pendant mon travail de recherche, de mon côté je n'ai jamais cessé mon travail humanitaire à travers mon association FemAid, sans doute un alibi, mais qui provient d'une notion d'engagement très enracinée et qui reste la première raison pour tous mes séjours.

En fait, c'est comme si je ne pouvais pas arriver 'les mains vides' prendre de l'information sans donner quelque chose en échange. Au niveau le plus simple, j'ai toujours pris des photos des personnes que j'ai rencontrées et qui me le demandaient et je les ai envoyées très consciencieusement. À Sarajevo en guerre comme dans les camps, c'est un véritable luxe, très apprécié. De plus, des récits publiés dans de nombreux articles que j'ai écrits pendant le siège de Sarajevo ont pu aider la reconstruction de l'école dont je me suis occupée. D'autres articles plus récents sur le site de mon association et ailleurs que j'ai pu faire sur tel chef de camp, telle organisation féministe afghane servent directement à légitimer leur action. J'ai tenu à faire publier mon DEA à Sarajevo afin que la résistance des femmes – aujourd'hui oubliée – soit reconnue dans leur propre pays³³. Enfin il est certain que mon engagement humanitaire dans l'éducation et la santé m'a permis de légitimer ma présence sur ce terrain difficile, et d'éviter la méfiance et la suspicion qui peuvent naître dans ces contextes de guerre, très politisés. Il m'a donné d'emblée une identité sur place, sans besoin de me justifier. Il ne me semble pas que ce soit de la 'fraude', puisque je continue à réaliser un travail réel sur le terrain, m'occupant d'un orphelinat, de deux écoles et d'envoi d'aide médicale, projets choisis par les principales intéressées.

En plus de cet apport matériel, j'ai tenté des projets qui pour moi émanent d'un souci féministe tout en restant adaptés à la situation. C'est ainsi que j'ai acheté des machines à laver pour tous les orphelinats de RAWA, histoire de valoriser le travail et le temps des femmes de ménage.

La qualité de mon travail humanitaire provient, il me semble, du degré d'écoute et d'échange lié au travail de recherche – qu'on ne trouve pas toujours dans les grosses ONG où la réflexion anthropologique est généralement absente. Mais il me semble que l'échange le plus important se situe non pas dans des actions visibles, mais dans le lent rapport élaboré avec mes interlocutrices, pour moi bien plus que des actrices sociales à interroger, de même que pour elles, je ne suis pas uniquement celle qui meuble un orphelinat tout en posant de drôles de questions. »

MYRIEM :

« Si les privilèges de l'anthropologue se limitaient à éviter d'être servie, à refuser la meilleure part de viande, à laver son linge elle-même, l'entreprise serait facile. La question centrale qui est rarement abordée dans les manuels sur le terrain ethnographique est : 'Qu'est ce qui motive mon informant(e) à partager son savoir, à me consacrer son temps et ses efforts, voire à me faire des confidences personnelles?' Alors qu'en occident, l'idée de répondre à des interviews ou de parler de soi est reçue positivement, sur le terrain marocain rural, l'anthropologue dérange le bon train des activités quotidiennes. Ce non-dit sur la relation de

³³ Après des éditions Svjetlost, Sarajevo, mars 2004.

l'ethnologue à ses informant(e)s cache le fait que si quelques fois elle peut être celle d'amitié et de séduction mutuelle, elle est aussi motivée par le fait que l'ethnologue est vue comme une personne importante et ayant du pouvoir. Payer les informants est une solution, mais ceux-ci attendent souvent plus qu'un paiement sonnante et trébuchant (emploi à la ville, mariage, possibilité de partir en occident). Un autre problème avec le paiement est celui, éthique, de l'effet « corrupteur » de l'argent : doit-on payer tout informant au risque de créer une image faussée de l'ethnologue, qui, comme le touriste, serait alors vu comme grand pourvoyeur d'argent ? Par ailleurs, j'ai été confrontée au dilemme du paiement des femmes : lorsque je commandais un tapis, devais-je payer chaque tisseuse ou suivre la tradition qui veut que le paiement aille directement au chef de famille, dont le rôle est d'aller au suq, d'acheter la nourriture et les vêtements, bref de gérer l'argent familial contribué aussi par les hommes de la famille ? Quel est l'effet de payer une jeune fille de dix-sept ans en argent (plutôt qu'en objets matériels) sachant qu'il se peut que ce soit la seule opportunité pour elle d'avoir son propre argent ? En lui donnant une grosse somme d'argent, le risque n'est-il pas de transformer ses attentes par rapport à son avenir alors même qu'elle n'a pas les moyens de sortir de cette situation où la seule promotion sociale est un bon mariage, ou le peu enviable sort de femme de ménage ? Ma présence, et le fait que je lui avais offert un voyage jusqu'à Agadir et Marrakech, avait déjà contribué au départ prématuré, contre le gré de sa famille qui avait besoin de son aide dans les champs, d'un jeune homme de 18 ans qui voulait aller à la ville. »

III. Féminisme de la chercheuse, en question et en action

Si on pose la question du rapport de la chercheuse féministe à son terrain, intervient alors rapidement la pluralité même de l'idéologie féministe et par extension des rapports de genre. La rencontre enquêtrice/enquêtée a cela d'enrichissant qu'elle permet de réévaluer les relations sociales et de recadrer ainsi certains prétendus universaux. La contextualisation de l'observation, puis de l'analyse, permet de cerner les limites de nos concepts ethnocentrés mais autorise aussi à faire voyager les paradigmes et à mener des comparaisons. C'est précisément cette souplesse théorique et empirique qui permet à la chercheuse de comprendre son terrain.

Recontextualiser son féminisme

L'immersion dans une société étrangère nous apprend la relativité des relations sociales et en particulier des rapports de genre. Liés à des paramètres politiques, économiques, géographiques, confessionnels, générationnels et autres, les codes qui régissent les comportements genrés sont mobiles dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi, les rapports hommes-femmes, tels qu'ils se jouent globalement dans les pays occidentaux, n'ont pas forcément d'équivalents sur nos terrains. Ce qui implique alors la mobilité et l'adaptabilité des concepts. Notamment parce que notre féminisme est occidental et donc profondément lié à un rapport de pouvoir (économique, colonial, etc.), nous arrivons avec des préjugés qui ne sont pas seulement liés à une idéologie mais à des variables socio-économiques et historiques. Notre propre posture a été socialement construite. C'est d'ailleurs le même problème pour les féministes locales parfois labellisées comme occidentales -donc 'asservies à l'impérialisme occidental' – car ne respectant pas les particularités de leur société – souvent inventées et manipulées. Comme le souligne Chandra Mohanty dans "Under western eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses" (1991)³⁴, la chercheuse est elle-même dépendante de la subjectivité de ses concepts et de l'acception parfois néocoloniale de son féminisme.

³⁴ C. MOHANTY "Under western eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses" in C. MOHANTY, A. RUSSO et L. TORRES (eds.), *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1991. [* trad. fr., « Sous le regard de l'Occident : recherche féministe et discours colonial », in E. DORLIN (éd.), *Sexe, race, classe : Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009, pp. 149-182.]

L'enjeu est alors de saisir la justification et le sens donné aux différences. Plus que les faits, ce sont la légitimation et la contextualisation des rapports de genre qui importe, pour saisir la construction de relations de pouvoir.

MONA :

« Il me semble que nous ne devrions pas avoir une tendance systématique à la victimisation des femmes et par contre considérer d'autres clivages que le rapport homme/ femme. Il est important d'écouter les femmes, que ce soit celles qui se sentent opprimées ou celles qui se sentent libres. Par exemple, quand une femme dit vouloir porter le voile de son plein gré ou vouloir mener une vie plus religieuse, agit-elle simplement parce qu'elle est dominée ? Est-elle forcément dans l'ignorance, ignorance de ce qui est bien pour elle ? Dans ce cas, une domination est remplacée par une autre, un paternalisme par un autre : celui des hommes par celui de l'Occident.

D'autre part, s'il existe une domination masculine, il existe bel et bien un pouvoir féminin fort au sein de la sphère privée. Il n'est pas ici question d'énumérer tous les aspects de la vie privée que les femmes contrôlent (gestion du budget familial, prise en charge de l'éducation des enfants, etc.) et qui ont déjà été analysés par de nombreux chercheurs, mais plutôt de faire apparaître d'autres formes de domination. En effet, il n'y a pas seulement un clivage homme / femme. Les relations de pouvoir se jouent aussi entre les générations (entre la mère et son fils), entre les classes sociales (entre la femme propriétaire et la femme employée domestique).

En dernier lieu, les cultures ne sont pas toujours comme l'on croit, un frein à l'évolution et particulièrement à celle des femmes dans nos sociétés étudiées. Par exemple, en France on aurait tendance à mettre sur le dos de la « mentalité latine » le constat d'une moindre parité que dans les pays nordiques. Pourtant d'autres pays plus méditerranéens connaissent de meilleures performances (Espagne/ Italie). Tout simplement, ils ont mis en place des règles favorables aux femmes, jusqu'au plus haut niveau. Donc, ce n'est pas seulement une question de culture mais de volonté politique, d'où l'importance de sensibiliser les gouvernements.

Les féministes occidentales ou d'inspiration européennes qui souhaitent diffuser mondialement leurs valeurs d'égalité et de liberté sans tenir compte des contextes locaux culturels et religieux prescrivent la façon dont les femmes arabes (dans mon cas) devraient se libérer du joug de la famille, des hommes, de la religion et de l'Etat. Ce n'est pas seulement d'émancipation dont il est question mais c'est aussi une acculturation ou mieux une 'occidentalisation'. Une telle imitation aveugle de l'Occident fait courir le risque de déstabiliser les sociétés concernées.

Face à cet universalisme, dans mon pays et dans plusieurs autres du monde arabo-musulman, les « féministes islamiques » adoptent une posture plus nuancée. Leur but est la quête d'une amélioration de la condition des femmes dans le respect de leur culture. Cela passe par une relecture de l'Islam. Selon elles, les femmes doivent se ré-approprier les textes et les interpréter d'une façon moins 'machiste'. Bien des chercheurs ont pu observer que la diffusion de l'Islam avait eu un rôle émancipateur pour les femmes face aux traditions préislamiques. Les sociologues Fatima Mernissi et Nawal El Saadawi vont plus loin. Pour elles, ce n'est pas le Coran ni l'Islam qui empêchent les femmes de s'engager dans la sphère publique. Le problème vient des hommes qui ont le pouvoir d'interpréter, de légiférer et de maintenir le statut quo en leur faveur. Ce paternalisme perdure d'ailleurs, dans de nombreuses sociétés pas forcément islamiques, et pas forcément sous-développées.

Mais les féministes islamiques sont confrontés à un phénomène remarquable de « modernité islamique ». En effet, une attitude apparaît au Yémen, qui s'est déjà diffusée dans plusieurs pays arabo-musulmans mais aussi en Occident. C'est un repli plus strict sur l'identité musulmane. Par leur volonté d'adopter des comportements conformes à l'Islam voire aux traditions, par les lieux qu'elles fréquentent, des femmes souvent jeunes, réinvestissent un Islam qui n'est pas celui de leur mère, et qui s'oppose aussi aux valeurs envahissantes de l'Occident. On les appellera les musulmanes modernes.

Il s'agit, semble-t-il, d'une réaction à la globalisation où les informations circulent plus facilement grâce aux technologies de communication. Dans ce contexte, on cherche à se protéger contre l'affluence des valeurs occidentales universalistes et contre ce qui est perçu comme une ingérence de l'occident. Ces femmes musulmanes veulent défendre leur cause et préserver leur identité. »

ÉLISABETH :

« Une réflexion sur le rapport d'une chercheuse féministe à son terrain pose forcément la question de la gestion des convictions personnelles, néanmoins socialement construites, et la frontière à ne pas dépasser entre soi et le terrain. Il ne s'agit pas de prétendre à la neutralité de la recherche mais plutôt de la distance à maintenir entre sa propre idéologie et les faits, tels qu'ils se passent dans une société donnée. En travaillant sur une population bédouine musulmane, anciennement semi-nomade et aujourd'hui en partie urbanisée en Israël, différentes tendances peuvent apparaître contradictoires, notamment dans le comportement des jeunes féministes qui vont le plus souvent défendre les droits des femmes tout en protégeant leur culture et certaines pratiques patriarcales – discrétion des filles dans l'espace public, polarisation des sexes – certaines allant jusqu'au refus de la condamnation de la polygamie.

C'est précisément là que la jeune féministe européenne élevée aux argumentaires parfois radicaux de ses aînées doit relativiser ses convictions, qui sont non seulement construites mais également applicables dans un contexte donné. Il ne s'agit pas de les renier ses convictions mais de considérer leur enracinement occidental et donc leur adaptabilité à un terrain étranger. Sinon, comment comprendre que des Bédouines demandent une stricte application de la loi musulmane, *shari'a*, qui leur permet d'hériter de la moitié de ce que peut hériter un homme, alors que la loi bédouine les déshérite tout simplement. En effet, comment comprendre alors le féminisme islamique qui se développe encore davantage ces dernières années et participe malgré tout d'un accès des femmes à l'espace public et à leur expression politique.

La prise en compte de cette complexité permet de comprendre la gestion différenciée des féminismes et donc des priorités de lutte. Disons que le féminisme européen est aujourd'hui un idéal extrême pour certaines ou une nouvelle hégémonie néocoloniale pour d'autres, qui voient comme une menace, si ce n'est une insulte, les leçons extérieures venant de ces mêmes pays qui les dominent tout en louant les valeurs de la démocratie. Encore une fois, il ne s'agit pas d'accepter et encore moins de soutenir certaines pratiques largement jugées discriminantes, mais de comprendre pourquoi elles se pratiquent et comment elles se maintiennent. »

MYRIEM :

« Dans une société aussi conservatrice que celle du Siroua où souvent la scolarisation des enfants a débuté vers la fin des années 1990, les inégalités entre femmes et hommes sont choquantes. Néanmoins, les femmes ne sont ni faibles, ni déprimées et n'inspirent pas la pitié ; de fait, elles ont souvent l'air plus équilibrées et heureuses que les hommes. Il est donc tentant de chercher les preuves d'une résistance des femmes, comme l'ont fait bien des chercheuses sur le monde arabo-musulman. Il est plus difficile d'accepter

que certaines femmes puissent revendiquer leur attachement aux normes locales : idéalisation de la claustration, volonté de l'autorité (indissociable du respect) des hommes (père ou mari). Clairement le modèle occidental ne les attire pas : elles n'envient pas mes choix de vie, choix d'être par monts et par vaux, donc exposées aux hommes étrangers, d'être loin de mon époux et de mon foyer, de ne pas encore avoir d'enfants... Elles interprètent ma position privilégiée non pas comme le résultat d'une plus grande liberté des femmes, mais comme le produit de la prospérité du monde européen et de la bourgeoisie des villes. Autrement dit, si leurs rapports aux hommes sont difficiles, cela est dû à leur pauvreté.

L'histoire du féminisme en Europe est bien récente et elle est inhérente à un contexte social, politique et économique. On ne peut donc attendre des femmes du monde arabo-musulman de se battre de la même manière que les occidentales. De plus, il suffit de considérer comment en France la position féministe dans le monde académique n'est pas encore un acquis, pour mesurer encore le pas à faire pour les féministes. Ce terrain m'a aussi fait relativiser les acquis du féminisme en Europe : par exemple, en tant que mères, les femmes européennes sont bien plus seules et ont une qualité de vie bien inférieure aux Marocaines qui bénéficient du soutien d'autres femmes durant et après la maternité. Il y a encore bien du chemin à faire en matière d'aide sociale et économique et de reconnaissance du « travail reproductif » des femmes dans les pays occidentaux.

Sortir du dualisme domination/résistance que tant de féministes reproduisent peut-être une manière d'explorer de manière plus complexe les rapports de pouvoir et de comprendre comment les femmes se construisent en tant que sujets femmes aussi bien corporellement, moralement qu'émotionnellement. Au long terme, comprendre les pensées et les motivations de femmes, est le moyen d'explorer comment elles peuvent améliorer et défaire leur situation. De plus, il est trop simpliste d'assumer que seules les femmes sont l'objet de domination ou des contraintes.

De la projection à l'ingérence

Une des questions qui se pose parfois sur le terrain est celle de la place de la chercheuse dans la configuration sociale du terrain et sa légitimité à intervenir. C'est là que le positionnement scientifique est mis à mal par les sensibilités individuelles et surtout par la familiarisation avec le terrain qui autorise la prise de position. La chercheuse n'est plus observatrice du jeu qui se déroule devant elle, mais elle entre en action et va influencer son fonctionnement.

CAROL :

« Si la projection peut constituer un guide partiel, elle n'est toutefois pas un paramètre absolu. La perte du foyer, d'être chers, la maladie sont reconnaissables partout ; dans d'autres cas, ce qui constitue un malheur pour nous ne l'est pas forcément pour l'autre avec laquelle on veut compatir, et vice-versa : on n'évalue pas toujours correctement le malheur qui nous est conté.

A la projection émotionnelle, s'ajoute la transplantation souvent arbitraire de valeurs typiques de notre culture. Le travail des enfants, la polygamie, les mariages précoces ne constituent pas forcément des malheurs identiques pour les personnes concernées et nous-mêmes. Une fois, j'ai rencontré une femme qui voyageait avec deux de ses filles (elle avait dix enfants) qui souffraient, disait-elle, « d'une maladie incompréhensible ». Pendant la conversation, la fille aînée s'est soudainement mise à se rouler par terre, à gémir et se à mettre les mains autour du cou comme pour s'étrangler. Il faudra se mettre à trois pour les lui desserrer. Un quart d'heure plus tard, sa jeune sœur à son tour s'est mise à pleurer et à pousser des cris stridents. La mère sort des médicaments pour épilepsie prescrits par un des médecins et parle du mauvais

œil diagnostiqué par le mollah qui s'est livré à des fumigations révélées, dit-elle, inutiles. Je me suis mise à poser des questions, persuadée qu'il s'agissait de manifestations psychosomatiques suite à un des nombreux chocs possibles pour ces jeunes filles afghanes réfugiées. La mère nie tout incident qui aurait pu expliquer ces comportements, jusqu'à ce qu'une petite cousine qui parle anglais me murmure qu'on a fiancé l'aînée à un garçon dont elle ne veut pas. On peut se poser la question de savoir si le chercheur a légitimement le droit d'ingérence, ici dans le domaine le plus sacré de tous dans ce contexte, l'honneur familial porté par une mère de famille. Il m'était viscéralement impossible en tant que mère de ne pas intervenir : non sans peine, je suis arrivée à la persuader de m'aider dans ma tentative de sauver la jeune fille, imaginant sans doute la mienne à sa place. La seule façon de convaincre la mère a été sur le terrain qui nous réunissait en tant que mères d'adolescents, toutes deux conscientes de nos devoirs envers notre famille. La conversation a pu débiter sur cette reconnaissance d'espace mutuel, et d'un certain partage et de solidarité. Quand je lui ai demandé comment, en tant que mère, elle pouvait supporter l'idée de la mort possible de sa fille au nom d'une décision prise par son mari et elle-même, elle a répondu « Elles n'ont qu'à se tuer toutes les deux, l'honneur de notre famille est plus important que leur vie, notre parole est donnée ».

Ici se confrontent deux attitudes, celle qu'un ethos de l'honneur complètement intériorisé par les femmes et mon intervention retentissante, basée sur une notion tout à fait étrangère au groupe concernées, les droits de l'Homme- ici de la femme. Néanmoins, les tentatives d'ingérence produisent un regard critique même de la part des principales intéressées qui se mettent à réfléchir sur leurs propres valeurs et façons de faire. L'histoire a été débattue par un bon nombre de femmes dans « mon » camp de réfugiés qui, si elles approuvaient la mère au début, ont fini par concéder que la vie de la jeune fille avait tout autant sinon plus d'importance que ces principes. Il est peu probable que quelque chose puisse changer à court terme, mais la réflexion a été amorcée.

Cette situation m'a servi à identifier les limites de la posture de chercheur. Ne rien dire au nom d'une certaine impartialité que prétend s'imposer un bon nombre de chercheurs signifie en fait approuver une démarche, de façon passive peut-être, mais néanmoins effective pour la personne en face de soi. On est forcé de prendre position, il est impossible de rester hors-jeu. Il s'agit d'être clair avec soi-même dans la démarche choisie et ne pas se cacher derrière une pseudo-objectivation d'une situation dont on voudrait garder ses distances. La sociologue féministe iranienne Haideh Moghissi formule des critiques virulentes à l'encontre de la tolérance de pratiques intolérables au nom du 'droit à la différence' revendiquée tant par nombre gouvernements occidentaux que des penseurs postmodernes. Au contraire, elle réclame une critique soutenue au nom des droits des femmes dans l'aire islamique comme faisant partie de la responsabilité de tout universitaire qui se respecte.³⁵ »

Les intervenantes :

Mona FARHAN

Doctorante à l'Institut d'Etude du Développement Economique et Social, Université Paris 1, s'intéresse dans sa thèse aux femmes de Aden au Yémen et aux changements survenus dans leur condition entre la période socialiste et la période post-unification.

Anna JARRY

³⁵ H. MOGHISSI, *Feminism and Islamic Fundamentalism: the limits of postmodern analysis*, Zed Books, London, Oxford University Press, Karachi, 2000.

ATER à l'université de Paris 7 Denis Diderot (CEDREF) et doctorante à l'EHESS, travaille sur la participation des femmes mongoles à la sphère politique.

- « Sphère publique, sphère politique, le cas des associations de femmes en Mongolie », *L'homme et la société*, n°158, 2005/4.
- « Genre, nation et représentation-s : image monolithique masculine contre multiplicité féminine, le cas de la Mongolie », *Raisons politiques*, n°24, Nov. 2006.

Delphine LACOMBE

Doctorante EHESS CEMS, mène ses recherches sur les mobilisations féminines contre les violences faites aux femmes au Nicaragua.

Carol MANN

Docteure en sociologie, chercheuse engagée en sciences sociales, activiste dans le domaine des droits humains et humanitaire en Bosnie et en Afghanistan, historienne de l'art, romancière. Enseigne au Parsons School of Design (Paris), rattachée au CEDREF. Thèse de doctorat en sociologie « Traditions et transformations dans la vie des femmes dans les camps de réfugiés en Afghanistan » soutenue à l'EHESS en 2004. Elle a publié :

- « Models and Realities of Afghan Womanhood », UNESCO, *Gender and Equality Section, Social and Human Sciences*, February 2006.
- « Les shahidés du monde traditionnel : le suicide des jeunes filles afghanes », *TERRA Travaux, Etudes, Recherches sur les Réfugiés et l'Asile*, février 2006 – présenté à la conférence de TERRA en septembre 2006.
- « Une banlieue de Sarajevo : Les amazones de la 'kuca' ou La résistance des femmes de Dobrinja » (D.E.A. à l'EHESS, Paris 2000, paru à Sarajevo (Svjetlost) en octobre 2006).
- *L'Indésirable Désiré, ces enfants qui nous encombrant*, Albin-Michel, Paris, 1991.
- *Paris Années Folles*, Somogy, Paris, 1996.
- *La Naine de Don Diego*, Flammarion, 2004.
- Elle prépare actuellement un ouvrage sur *Conflit et Genre* à paraître chez Flammarion et l'article « Femmes afghanes en lutte », est à paraître dans *Tumultes* en novembre 2006.

Élizabeth MARTEU

Doctorante à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, en cotutelle avec l'Université du Néguev en Israël, mène des recherches sur les organisations de femmes arabes en Israël.

- « Quelques éléments de réflexion sur le rapport de Bédouines du Néguev au politique : entre marginalisation politique et mobilisation sociale », *Le bulletin du CRFJ, Centre de Recherche Français de Jérusalem*, n°16, 2005, p.148-165 (traduit en anglais).
- « La mobilisation politique des Palestiniens citoyens arabes d'Israël : du renforcement identitaire à la négociation sociale et politique », *Revue algérienne Naqd*, édition spéciale *Palestine : les clés d'un conflit*, n°21, 2005.

Myriem NAJI

Doctorante en anthropologie, University College London.

- « Islam », dans B. Andrieu (ed.) *Dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*, Paris, Ed CNRS, 2006.
- (à paraître), « Valeur des tapis marocains : entre productrices d'artisanat et marchands d'art », *Les Cahiers du Genre*, 2007.